

*Agata Tuszyńska ou les quêtes identitaires des écrivains polonais de
l'après 1989*

Dans le cadre de notre souci commun, à nous tous, réunis ici, de proposer à ceux qui s'intéressent à la Pologne une réflexion qui pourrait s'inscrire dans un débat plus large et plus universel, qui pourrait faire de la culture polonaise, et dans le cas qui m'occupe aujourd'hui de la littérature polonaise, une expression spécifique des questionnements du monde actuel, il me semble qu'un regard jeté sur les quêtes identitaires que mène la génération des écrivains polonais de l'après 1989 peut offrir matière à un débat passionnant.

Notre rôle actuellement, face aux transitions socio-politiques qui ont redessiné la carte de l'Europe du Centre-Est et les changements radicaux qui en ont résulté au cours de vingt dernières années, est celui de montrer que c'est précisément là, dans cet **espace post-communiste** que s'est déplacé le débat sur les questions essentielles de notre époque.

Il est crucial – me semble-t-il – de faire du cas polonais **un exemple paradigmatique** illustrant la nature de ces changements profonds survenus au lendemain de la chute du mur de Berlin dans ce que l'on a longtemps considéré comme « l'autre Europe ».

Les textes sur lesquels je travaille depuis un certain temps et que je voudrais vous présenter, sont justement représentatifs de ces récents bouleversements. Ils appartiennent à la génération des écrivains polonais venue à l'écriture précisément après 1989, et offrent l'exemple de cette situation historique spécifique qui influe sur l'écriture.

S'il ne s'agit pas de la fin de l'histoire, comme l'a abusivement voulu Fukuyama, il s'agit sans conteste de la fin d'une certaine histoire marquée par le bipolarisme est/ouest, monde libre/rideau de fer etc... C'est une période qui dans toute l'ex-Europe de l'est¹, désormais appelée Europe centrale, a été marquée par l'ouverture de chantiers historiques consacrés aux sujets tabou, ou du moins peu étudiés et surtout peu discutés dans un débat public large, car le discours officiel les a longtemps laissés dans l'ombre.

En Pologne deux questions sont actuellement au centre des discussions, donnant lieu à des recherches extrêmement minutieuses et intéressantes : d'une part le rôle de la population polonaise comme témoin (passif ou pas de l'extermination des Juifs d'Europe qui s'est principalement déroulée sur le sol polonais, et d'autre part, l'autre grand chantier historique, est consacré à ce que la langue de bois officielle a longtemps pudiquement appelé « les déplacements de populations », là où il s'agissait en réalité, de nettoyages ethniques pratiqués à grande échelle par Staline dans le cadre des décisions prises à Yalta. Les deux frontières occidentale et orientale de la Pologne ayant été déplacées après la guerre, des déportations massives de populations en ont résultées.

Des villes multiculturelles telles que Dantzig/Gdansk, Breslau/Wrocław, Lviv/Lwów, Vilnius/Wilno s'étant vidées de leurs populations, des historiens et des sociologues travaillent depuis un certain temps sur la réconciliation des mémoires concurrentes et pourtant complémentaires de leurs habitants anciens et nouveaux, réfléchissent sur la notion de multiculturalité et de son legs dans des région-frontières, au confluent de plusieurs aires culturelles, dont la construction identitaire est cruciale pour la configuration de la nouvelle Europe. La littérature, dans le sillage du *Tambour* de Gunther Grass, essaie, à sa manière, de dire et de représenter ce vide.

Quel est le statut de cette littérature-là? La littérature polonaise de l'après 89 a certainement réinstallé l'histoire au centre de ses préoccupations. Mais son rapport à l'histoire a changé. Les écrivains qui arrivent sur le devant de la scène représentent ce que l'on appelle la deuxième et la troisième génération par rapport aux événements historiques qui, dans cette partie de l'Europe, ont été fondateurs du XX^e siècle, à

¹ Pourquoi ai-je dit « l'ex-Europe de l'Est ? Car il est désormais acquis que son appartenance au bloc oriental n'était ni géographique, ni culturelle, mais bien politique. Puisqu'elle a été déplacée à l'est par Staline ; Kundera en a parlé le premier dans son article « l'Occident kidnappé ou la tragédie de l'Europe centrale » (publié pour la première fois dans la revue *Débat*, 27, Paris, 1983, p. 3-22)

savoir la Shoah et les nettoyages ethniques décidés à Yalta, ainsi que les transferts de populations qui en ont résulté.

Ces mêmes événements qui ont nourri les récits de leurs aînés, acteurs et témoins de ce qui est arrivé, encore figés d'horreur face à l'événement brut, oscillant entre l'écriture testimoniale, et une sorte de narration blanche à la lisière du reportage, ces mêmes événements pour la génération qui entre en littérature après 1989, sont de l'ordre de l'héritage, du souvenir légué, où la grande Histoire se mêle à l'enfance et au « grain de la voix », à l'inflexion subjective de l'adulte qui s'en ai fait le porte-parole. Cette générations-là d'écrivains a dû avant tout faire face à la **disparition**. Disparition des anciens habitants, qu'ils n'ont pas connus : Juifs, Allemands, Silésiens, Ukrainiens, tués ou déportés, victimes de la solution finale ou définitivement évacués, en tout cas disparus à jamais des lieux dans lesquels ils ont grandi et qui en portent les traces. Mais leur perception de ces lieux amputés, passés au crible des nettoyages ethniques successifs, d'Hitler à Staline, ne peut-être que subjective, obéissant au mécanisme de la quête, voir de l'enquête, du décryptage, de l'auscultation, un discours non entravé par l'**impératif catégorique** de la fidélité aux faits rapportés, mais une poétique de la trace, du hiéroglyphe à déchiffrer. C'est ainsi que la fiction voire l'auto-fiction ou la poésie ont succédé chez eux au témoignage, le romanesque et le subjectif n'ayant plus le goût de l'imposture qu'il avait pour leurs aînés mais, au contraire, le pouvoir de combler ce vide béant de la disparition.

On peut isoler tout un groupe d'écrivains dont la quête littéraire s'articule justement autour du lieu que leur enfance eut pour cadre: la non-évidence de ce lieu, autour de sa mémoire, autour de la nécessité de le reconquérir, de le réinvestir de mythes, de récits, d'histoires singulières et subjectives qui se croisant, se superposant, tisseraient la grande toile de la continuité historique, si brutalement déviée de son cours naturel.

Il s'agit d'Olga Tokarczuk (née en 1962) qui ausculte la Basse Silésie/Dolny Śląsk/Nieder Schlesien, de Stefan Chwin (né en 1952) et de Pawel Huelle (né, lui, en 1957) qui ancrent tous deux leurs récits dans Gdańsk/Dantzig, d'Artur Daniel Liskowacki (né en 1956) qui travaille sur Sttetin/Szczecin, de Marek Krajewski (né en 1964) qui choisit pour cadre de ses polars historiques Wrocław/Breslau ou encore de Tomasz Różycki (né en 1970) qui, lui, ancre ses poèmes digressifs dans la ville d'Opole/Oppeln (il est notamment l'auteur d'une géniale parodie de *Pan Tadeusz* en douze stations qui mêle subtilement les confins orientaux dont est originaire sa

famille, symbolisée par la grand-mère, - personnage extraordinaire qui porte tout le poème - et le cadre de la ville d'Opole aimée et haïe à la fois). A cela s'ajoute un certain nombre d'autres écrivains, tous nés à la charnière des années cinquante et soixante ou plus tard et qui tentent dans leurs récits d'inscrire leur histoire individuelle dans les lieux marqués par une Histoire qu'ils n'ont pas vécue mais dont ils ont hérité, une Histoire qui a été manipulée par les discours officiels successifs, une Histoire qu'ils ont envie de se réapproprier².

Ils auscultent ces lieux, les mettent en récit, les réinstallent, autrement que les historiens et les sociologues, dans le **débat public**.

Il y a aussi les récits des enfants et petits enfants des rescapés de la Shoah, ceux que l'on appelle les membres de la seconde ou de la troisième génération de l'Holocauste. Les sociologues ont commencé à les identifier comme un groupe distinct, comme une entité reconnue et consciente d'elle-même, à partir de 1979 et de la publication d'un livre majeur, celui d'Hélène Epstein : *Le traumatisme en héritage : conversations avec les fils et les filles des survivants de la Shoah*³. C'est précisément dans ce livre que H. Epstein analyse et répertorie le degré de l'impact du vécu des parents sur la perception du monde de leurs enfants et sur la dynamique familiale dans laquelle ils ont grandi, indépendamment du fait que les rescapés aient décidé d'en parler ou de se taire.

Ici le livre d'Agata Tuszynska (née en 1959), *Une histoire familiale de la peur*, publié en 2002, en polonais, et traduit en 2006 en français⁴ est très important. Le livre explore, justement, la portée de ce non-dit des rescapés, la lourde signification du silence et de la mystification qu'il a engendré au sein d'une famille polono-juive. Que transmet-on lorsqu'on a choisi de se taire ?

« Mon histoire familiale est née de la peur – écrit-elle - de la peur des juifs polonais qui ont par miracle survécu à la guerre, de la peur d'être

² Olga Tokarczuk : *E.E.* (1995), *Prawiek i inne czasy* (1996), *Dom dzienny, dom nocny* (1998), recueil de nouvelles *Szafa* (1997) ; Pawel Huelle : *Weiser Dawidek* (1987), *Mercedes-benz* (2001), recueils de nouvelles , *Opowiadania na czas przeprowadzki* (1991), *Pierwsza miłość i inne opowiadania* (1996), Stefan Chwin *Hanemann* (1994), *Esther* (1999), Artur Daniel Liskowacki *Ulice Szczecina* (1998), *Eine Kleine* (2000) ; Marek Krajewski : *Smierć w Breslau* (1999), *Koniec świata w Breslau* (2003) *Widma miasta Breslau* (2005), *Festung Breslau* (2006), Tomasz Różycki, recueils de poèmes : *Vaterland* (1997), *Anima* (1999), *Chata Umaita* (2001), *Świat i Antyświat* (2003), *Dwanaście stacji* (2004).

³ Hélène Epstein, *Le traumatisme en héritage : conversations avec les fils et les filles des survivants de la Shoah*, trad. de l'anglais par Cécile Nelson, Paris, La cause des livres, 2005

⁴ Agata Tuszynska, *Rodzinna historia lęku*, Wydawnictwo literackie, Cracovie, 2002 ; *Une histoire familiale de la peur*, Grasset, Paris, 2006, traduit du polonais par Jean-Yves Erhel.

différents, de la peur de ceux pour qui on a construit Treblinka, de la peur de voir leurs enfants subir les mêmes persécutions »⁵

C'est un livre sur la déconstruction d'un triple mensonge.

Tout d'abord, d'un mensonge privé, celui d'une famille qui décide de taire sa vraie identité : **la falsification de l'histoire individuelle**. Cette première falsification vient s'articuler sur un autre mensonge, celui de la propagande des années du communisme triomphant, de l'historiographie officielle qui tend à effacer la différence entre l'expérience juive de la guerre et l'expérience polonaise, camps d'extermination et camps de concentration se confondant dans une communauté de souffrances orchestrées par l'ennemi fasciste : **la falsification de l'histoire collective**. Tout cela étant rendu possible par un troisième mensonge : l'utopie de l'homme nouveau qui du passé a fait table rase : **la falsification idéologique**.

L'histoire familiale de la peur est donc un récit sur la lente émergence d'une mémoire familiale bâtie sur le mensonge. Comment reconstruire, à quoi recourir, quelles techniques de montage utiliser pour rebâtir, plus d'un demi-siècle plus tard, ce tout cohérent qu'est notre roman familial à partir des bribes que l'on recueille et collecte patiemment, au début à l'insu de ses principaux protagonistes, puis d'une façon de plus en plus assurée, de plus en plus obsessionnelle : auscultant les traces, traquant les souvenirs, essayant de recoller les morceaux de ce destin à la fois unique et exemplaire d'une famille polono-juive ?

C'est un livre sur la difficulté de transmettre, de transmettre au sortir du cauchemar de la Shoah, de la tragédie des proches morts pour la plupart, une histoire lourde qui vient enfin de se terminer. De la transmettre aux enfants pour qui on souhaite une vie meilleure sinon normale, heureuse, sans histoires. C'est un livre sur ce que l'on **dit** et ce que l'on **taie**, sur la logique intime que l'on tente de comprendre, de retrouver en recourant parfois à la fiction pour reconstituer les **critères** qui ont guidé la sélection des bribes d'informations glanés par ci par là qu'il faut recoller pour qu'un récit naisse. C'est aussi un livre sur **les conséquences** de ce choix parental. Transmettre une identité est-ce nécessairement transmettre une névrose ? Et si la contamination des deux était paradoxalement le meilleur moyen pour lutter contre l'oubli ? Voilà les questions que pose le livre.

⁵ Citation tirée d'un article publié par Agata Tuszynska dans Gazeta Wyborcza (fév. 2006) « La peur désarmée », (« Lęk rozbrojony »)

Le but de Tuszyńska est double. D'une part, elle tente de percer et de comprendre, mettre à jour et révéler ce secret dont l'histoire de sa propre famille a été entourée. Un secret dont elle a été la victime, à l'instar de tant d'autres, et dont elle est devenue le porte-parole. Une victime consentante d'abord, puis de plus en plus révoltée, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus garder cette part importante, capitale, de l'histoire polono-juive pour elle-même – construction identitaire **donc**, auto-construction, autofiction lorsqu'il faut combler les failles d'un scénario lacunaire ? D'autre part, à travers son histoire, celle de sa famille, Tuszynska écrit la chronique des relations polono-juives de ces 60 dernières années – alors devrait-on parler plutôt de témoignage, d'essai historique ?

Quel est le statut du texte de Tuszyńska ?

C'est avant tout un récit de vie, comme les autres. Mais un récit qui à la **linéarité** préfère le patchwork, le montage, le retour du même, le croisement des voix qui disent chacune sa version des faits. Apparente dispersion donc pour, au bout du compte, aboutir à une forme très maîtrisée, très construite, à la mesure de la complexité de cette (re)construction identitaire.

Tous ces écrivains dont je viens de parler constituent un groupe relativement homogène, car leurs quêtes individuelles se ressemblent et convergent vers la construction d'une identité multiple, complexe, qu'ils tentent de construire, de faire admettre et d'introduire dans le texte culturel national.

Une douloureuse et malaisée poétique de la trace, guide tous ces récits, et elle est mise en jeu sur deux plans indissociables : la mémoire individuelle et la mémoire culturelle, collective. Le décryptage et l'interprétation des traces, fournissent la structure thématique de ces textes. Le récit devient une sorte de conduite mnémonique, qui permet d'actualiser les significations latentes, portées par les traces de ce passé. C'est donc là un phénomène littéraire qui s'est construit en réponse à plus de quarante ans de silence officiel sur ce passé récent, à plus de quarante ans de prétendue homogénéité nationale.

Ce que ces écrivains pratiquent, eux nés bien après la guerre, eux héritiers et non plus acteurs de cette Histoire, c'est la reconquête des souvenirs qui s'ancrent dans des lieux qu'ils interrogent, qu'ils auscultent : j'ai décliné les villes et les espaces dans lesquels s'ancrent les récits du premier groupe, pour Tuszynska ce sera Lęczyca

(petite ville d'où est originaire sa famille maternelle), ou encore la topographie reproduite de façon maniaque du ghetto de Varsovie.

Pour tous les écrivains de cette mouvance-là, il s'agit de donner vie à ces lieux qu'on a « purifié », « reconstruit », « recouvert », à ces lieux qui ont été exclus de la mythologie nationale polonaise, patiemment retravaillée par la politique culturelle officielle après 1945 (celle de la dégermanisation - « odniemczanie ») d'une part et du subtil effacement de la différence entre camps d'extermination et camps de concentration. Leur point de départ à tous, ce sont les ruines des constructions utopiques et c'est à partir de cette totalité, qui a volé en éclats, qu'ils essaient d'articuler un discours substituant à l'utopie de la cohérence fondée sur l'évacuation des faits, sur leur falsification, une prose, qui elle, s'ancre, au contraire, dans la matérialité des lieux, ces lieux qui demeurent là pour témoigner. L'U-topie (si l'on joue sur les étymologies : il s'agit de la négation du lieu) est abolie précisément par un retour au lieu. Les écrivains de cette génération-la les auscultent, ces lieux témoins, les interrogent, superposant à la linéarité d'un récit, le montage et la reconstruction de bribes, de fragments et d'éclats.

C'est une manière pour eux d'aller à la recherche de ce passé complexe et multiple, si radicalement « liquidé », au nom d'un aberrant jamais plus.

Pour tous les écrivains de cette mouvance-là, le génie de ces lieux, c'est le pouvoir de la parole, la promesse du récit, un savoir (historique ou intime ou les deux à la fois) à révéler et à transmettre. C'est une littérature de la quête identitaire qui passe par l'exhumation des souvenirs, des souvenirs laissés jusqu'ici pour compte.

En conclusion, je voudrais revenir à ce que j'ai annoncé au début, et dire que tous ces récits sont symptomatiques de l'extraordinaire changement de climat sur la scène culturelle polonaise, dans son ensemble. Prenons par exemple *L'histoire familiale de la peur* de Tuszynska. La falsification de son histoire personnelle répond, d'une certaine manière, à la falsification de l'histoire des juifs polonais en général, telle qu'elle était pratiquée pendant longtemps par l'historiographie officielle et par le grand texte de la culture polonaise. Son récit, né de ce silence, né de cette occultation, en devient en quelque sorte une mise en abyme.

En effet, la nouvelle Pologne, celle de l'après 1989 a accouché dans la douleur de toute une remarquable historiographie sur la Shoah, sur les déplacements de populations, sur les opérations de « nettoyage ethnique » de l'après-guerre. Cette historiographie est faite de "livres désagréables", "au ton plus perçant et plus acide que jadis", heurtant parfois de front une opinion publique souvent réticente, parce qu'elle se voit forcée à "accepter que le peuple polonais n'avait pas seulement joué dans l'histoire le rôle de la victime »⁶. Cela heurte de plein fouet le grand texte de la culture nationale, fondé sur l'"obsession de l'innocence"⁷ (l'expression est de l'anthropologue polonaise Joanna Tokarska-Bakir), mais cela grandit la Pologne et fait des débats qui s'y déroulent en ce moment la grande caisse de résonance des débats les plus cruciaux concernant le XX^e siècle.

Et cette littérature dont je viens de parler est en fait, en dépit des apparences - son essence poétique et subjective - porteuse d'un discours ; il s'agit d'une forme d'engagement dans la construction d'un nouveau territoire communautaire. Elle constitue un chapitre important dans la construction d'une histoire commune des peuples d'Europe Centrale, dans le dépassement des martyrologies nationales concurrentes ou antagonistes et la tentative d'une lecture commune des souffrances du XX^e siècle.

Bibliographie des écrivains polonais de l'après 1989 (en traduction française)

Pawel Huelle, *Weiser Dawid*, L'âge d'homme, Lausanne, 1990
Pawel Huelle, *Rue Polanki : roman et autres nouvelles*, Gallimard 2000
Pawel Huelle, *Mercedes Benz, sur des lettres à Hrabal*, Gallimard 2004

Tomasz Rozycki, *Les colonies*, L'improviste, Paris 2006

Olga Tokarczuk, *Dieu, le temps, les hommes et les anges*, Robert Laffont, 1998
Olga Tokarczuk, *Maison de jour, maison de nuit*, Robert Laffont, 2001

Agata Tuszynka , *Les disciples de Schulz*, Editions Noir sur Blanc, 2001
Agata Tuszynska, *Singer, Paysages de la mémoire*, Editions Noir sur Blanc, 2002
Agata Tuszynska, *Une histoire familiale de la peur*, Grasset, 2006

⁶ Joanna Tolarska-Bakir, *Rzeczy mgliste*, Pogranicze, Sejny, 2004

⁷ idem

